

TOURISME AU SAHARA

Du Hoggar à Ghardaia

juin 1966, par Nicole Penchenier

L'Algérie, ce n'est pas la France. C'est cinq fois la France, et qui plonge jusqu'au cœur du Sahara, sous le tropique du Cancer. Là, il y a Tam. Que vous disiez ou non Frisco et Saint-Trop', ne dites pas Tamanrasset, dites Tam, c'est plus intime.

Perle rouge du Hoggar, fief des hommes bleus, cité sanctifiée par le souvenir du Père de Foucauld, inventée par Laperrine et entretenue par ses successeurs, contrepoint enfin de Dunkerque : ne pleurez pas sur Tamanrasset.

Né du morcellement du Sahara et coupé de sa capitale naturelle Agadès, le Hoggar algérien avait une autonomie propre tant par rapport à l'Algérie qu'à l'A.O.F. Le mythe, attentivement perpétué, des Touareg du Hoggar est venu de là. Ils sont en tout et pour tout huit mille. Fraction infime, si on la compare aux Oulimidènes du Niger, qui sont plus de cent cinquante mille, sans compter les tribus de l'Air et des Iforas. Ceux-là sont les Touareg de l'histoire, non de la légende.

Mais les Touareg du Hoggar n'ont jamais compté parmi les grandes familles des féodaux du désert. C'étaient un peu les Indiens du Sahara, pour touristes métropolitains. Les nobles *Imagarenes* du Sahel les considéraient jadis comme des vassaux. Maintenant ils les ignorent, coupés d'eux par une frontière qui, pour être artificielle, n'en sépare pas moins deux mondes, celui du Maghreb et celui de l'Afrique noire.

Non, ne pleurons pas Tamanrasset. Il lui a été beaucoup donné, et on ne prête qu'aux riches. L'Acropole semble petite — mais tellement plus belle — aux yeux dessillés de l'imagination. Le vent qui souffle à Tam n'a jamais dû soulever que du sable.

En 1966, c'est un vent socialiste. Portée par un sous-préfet de trente-trois ans et munie d'un « budget de fonctionnement » de 50 millions d'anciens francs, Tam est partie à la conquête de la vraie autonomie, des vraies richesses : 120 hectares repris pied à pied sur les 533 000 kilomètres carrés du Hoggar, irrigués par des motopompes et des canaux, et où poussent d'octobre à mai le blé et l'orge. Une seconde récolte de mil et de tomates, pour l'assolement, occupe l'été. Huit coopératives autogérées et leurs moniteurs animent autant de « villages ». A Amsel, on a construit une école où le maître, algérien, et non coopérant français, enseigne l'arabe et le targui. Les petits princes récupérés apprennent à dessiner.

Le Hoggar survolé ou parcouru sur piste, avec ses canons, ses vallées de sable sans oueds, ses mimosas mutants — qui sont des acacias aux épines blanchies comme des ossements — et les trois ânonns sans licou à l'ombre de l'olivier stérile, est infiniment plus désertique, au sens affectif du mot, que le désert lui-même. L'idée abstraite de désert est désolation. Port-Royal a été un désert. En Macédoine, les gorges du Vardar sont désolées, désertiques : chaque poteau télégraphique évoque l'homme qui le dépouilla et donne au bureau de poste de Skoplje une distance presque angoissante.

Quant au désert le plus vaste du monde, les ergs, le reg, la hamada, y créent des paysages renouvelés qui n'écrasent pas mais tonifient. C'est le meilleur dépaysement qui soit, puisqu'ici il n'y a pas de pays. Simplement le plus honnête des paysages.

Il n'y a rien de désolé dans les cailloux du reg et le sel qui, de loin en loin, le saupoudre, l'eau ou le

pétrole ne sont pas des promesses plus ou moins bien tenues, mais plutôt des miracles, mirages exaucés tout au plus. Et si, par définition, un désert est un lieu sauvage et sans habitants, le Sahara n'est aucunement un désert.

Villes d'Ys, les oasis baignent dans l'air bleu. Ce sont des cités, sinon prospères (sauf dans le M'Zab) du moins à structure sociale éprouvée — c'est le mot — qu'une gageure millénaire a parfaites comme un luxe entretenu.

Les palmeraies enclosent dans leurs murs aisément franchis, à l'ombre des palmiers sombres, les légumes de nos marchés et les citrons amers faciles à cueillir. Ce sont des lieux de paix, des jardins hors le temps, quasi hors l'espace, cultivés à l'écart des maisons.

Sous une ampoule précaire, accrochée au mat de sa tente, au milieu du marche vide, à minuit, à Ouargla, le marchand d'oranges fait des affaires

Cette nuit-là, il en aura vendu un kilo — plus une livre de nèfles.

Sur un tréteau de foire, deux quintaux de roses des sables attendent l'amateur, comme aux puces.

Dans une ruelle où l'ombre des arcades projetée par quelques fenêtres éclairées colle au sol, l'armoire frigorifique du boucher bourdonne très fort. C'est un chant de victoire — sur les mouches. Elles seront là, pourtant, ou un peu plus loin, demain, comme dans chaque oasis, à l'éventaire du grilleur de têtes de mouton, tournoyant autour des crânes écorchés, pompant les yeux comme ceux des petits enfants que le trachome a marqués.

Bâtie à eau et à sable, ainsi que pour un gigantesque concours de plage, Timimoun aligne à la Vauban ses blocs ocres sur de vastes rues vides. Tout le monde est allé à la grand-place pour la fantasia.

Il est 6 heures de l'après-midi. Le soleil qui décline ne donne plus que sa lumière. Le cercle des danseurs armés tourne dans un lent piétinement. Leur rythme incante les cris de la foule. Les fusils fulgurent et tonnent. La fête s'éternise. Et la nuit depuis longtemps venue entendra encore, sous les chants et les tambours, la rumeur du sol battu par la danse des hommes.

A Ghardaïa, la fantasia prend un autre caractère. Elle interprète le rite, tourne à la commedia dell'arte, et mérite mieux son nom. Une dizaine de fusils miment la charge. Les danseurs improvisent. Commerçants heureux, les Mozabites ont le sens du succès, du public. Autour de la place du marché, en nocturne, les femmes ont pris place pour le spectacle sur les terrasses qui cernent le grand carré blanc. Leurs youyous répondent aux fusils vite rechargés.

Et, dans le même temps, à l'autre bout de la ville, une jeune troupe chinoise fait joyeuse recette avec ses chants et ses jongleries.

Chacun de nous garde au fond du cœur son Algérie personnelle, connue ou inconnue, déchirée ou intacte, qui s'appauvrit chaque jour dans l'éloignement de l'espace-temps.

Il y a certes ceux qui y reviennent, ou qui y vont et en reviennent, hommes d'affaires ou coopérants — ceux-là sont plus de neuf mille : enseignants, médecins, ingénieurs — il y a tous ceux qui ont à y faire (1).

On peut rêver d'une oasis, mystérieuse à découvrir, propre et pimpante comme un décor de théâtre, d'une colline blanche et bleue avec minaret attendant — réussite photographique polychrome assurée. Mais combien d'inconnus, l'automne prochain, diront non à Venise et oui à Ghardaïa ?

Il faut enfin le dire : je suis étonnée que ceux qui ont tant aimé leur malquerida, qui regrettent si fort ses vignobles, ses orangers, ses villes blanches, et parfois son pétrole, ne nous disent jamais qu'ils ont gardé la soif de son aride royaume.

(1)

Nicole Penchenier

(1) (1) Alors qu'en 1964 on compta deux cent dix-huit mille entrées en Algérie, deux cent trente-trois mille personnes s'y rendaient dans le premier semestre 1965.